

Didier CELISET

Tu reverras la mer

Jusqu'à présent, dans mon esprit, l'épidémie était liée aux guerres, aux tremblements de terre, à la famine. C'était partout, ailleurs, mais c'était impensable dans nos sociétés occidentales seulement minées par le chômage et les nouvelles formes de pauvreté.

Ce livre n'est pas un roman. C'est d'abord un journal du confinement, relatant les faits essentiels d'une situation inédite, tragique. Les nombreux extraits d'études, d'interviews, leur caractère médical, permettront aux lecteurs de cerner la densité d'une situation imprégnée de scandales, de honte, de peurs, de bravoure aussi, de solidarités. Des bribes de nostalgie vivifiante, traversent ce livre avec notamment mes activités théâtrales et des rencontres étonnantes.

Je me garderais bien de diffamer et même si mon écriture s'avère violente envers la société et l'Etat, je ne fais que livrer un constat sans attaques personnelles.

Comment prévoir une telle tragédie ? Même pas comme sujet de fiction ! On aurait pu imaginer une vague d'attentats, le pays paralysé par des grèves, privé d'électricité, un tremblement de terre, des chutes de météorites, que sais-je ? Mais cette forme de peste. Non.

Le mental

Des phrases du roman de Camus jaillissent. J'entends aussi mon père évoquer les déportés d'Auschwitz morts du typhus.

Quel nom donné à cette effrayante irruption d'une force diabolique s'attaquant à notre corps, nos poumons ? Non, je ne peux imaginer que je pourrais mourir ainsi, quelques décennies après mes grands-parents gazés dans ces camps de concentration où toutes les maladies pouvaient surgir, fièvre jaune, choléra, diphtérie... Et à l'heure des robots, des ordinateurs, une épidémie viendrait décimer nos mégapoles !

Mes parents avaient réussi à gagner quelques années de vie grâce à leur mental si fort. Face aux épreuves, je trouve une énergie qui me relie à eux. Mais cette fois-ci, la lutte est impossible ! D'après les témoignages, en quelques jours, on pourrait perdre toute force musculaire et se retrouver en réanimation. Un virus, une attaque brutale et une vie se termine.

Ce rendez-vous

Dès le mois de juin, j'attendais fébrilement ce rendez-vous en août, avec la mer. Durant ma jeunesse, ces rendez-vous se sont succédés sous un ciel d'insouciance : le temps du camping, Farinette, la Bretagne puis plus tard, les vacances à Merlin Plage, à Saint Jean de Monts. Je retrouvais la mer à Naharya en Israël. Je passais alors mes vacances au kibboutz Yéchiam situé en Galilée, proche de la frontière avec le Liban. Ma sœur y vivait avec son mari. Des souvenirs précis, gravés dans ma mémoire, car j'étais plutôt un adolescent intrépide et je séjournais ans un pays sortant de la guerre des six jours. Après les travaux du matin, dans les champs de tabac, je montais dans une sorte de jeep militaire qui effectuait les

navettes entre le kibboutz et Naharya. Je traversais à pied une partie de la ville pour enfin rejoindre la plage.

Une époque où j'écrivais mes premières chansons, en rimes croisées. En ce temps-là, je supportais la chaleur que je fuis aujourd'hui. Le mois d'août avec mes parents, c'était ce lien protecteur après l'enfer de juillet et des colonies de vacances. Puis, durant des décennies, j'ai abandonné la mer. La vie m'entraînait dans un tourbillon de solitude, de créativité. La mer ne traversait même pas mes pensées, aux heures de nostalgie.

J'ai retrouvé la mer alors que mes parents étaient malades, eux qui m'incitaient sans cesse à partir, à prendre des vacances, à sortir de ma tanière. Cet infini devant moi, me procurait une curieuse sensation alors que ma vie, durant des années, s'était surtout rétrécie sur un espace d'écriture.

11 mars 2020

Depuis des semaines, je voulais partir à Deauville mais survenait toujours un empêchement. Je trouvais sans doute aussi des prétextes pour retarder ce moment.

Comme pour mieux en goûter l'intensité, le moment venu.

Revoir la mer ! Pour retrouver ce moment où la vie et le deuil pourront à nouveau s'entremêler. Laisser surgir des instants de bonheur avec mes parents. Sentir en moi cette énergie de battant, ne quittant pas des yeux, la mer violemment silencieuse.

Levé à 5 heures du matin, je prends un taxi Uber pour me rendre à la Gare St Lazare. Mon train est à 8h 30. Une pluie fine et un vent désagréable m'accueillent à Deauville. J'entre au Mornys café où je choisis de rester déjeuner. Un menu savoureux, une divine soupe de poissons, un tartare copieux, un sorbet maison. La serveuse a des yeux magnifiques, un regard si étrange. Je suis fasciné par ses yeux. J'aime ce territoire des yeux, au point d'avoir écrit un livre "Dans ses yeux bleus".

Je file le long du port de plaisance jusqu'au casino. Je prends quelques photos de chalutiers et de mouettes qui viennent picorer près de moi. C'est toujours un instant magique lorsque la mer apparaît, comme une nappe d'énergie et de sérénité mêlées, qui m'enveloppe.

Je retrouve l'endroit précis au bord des planches où j'avais passé quelques heures face à la mer, l'automne dernier.

Le vent est fort, une petite pluie fine me gêne. La mer n'est pas très belle, en cette période. Qu'importe ! Elle est là. J'attendais tellement ce moment de solitude où mes pensées s'estompent, comme si ma tête se vidait. Juste ce bonheur d'être seul devant l'infini. Ce moment où je mesure la chance d'être à nouveau là, après avoir connu l'épreuve douloureuse du deuil. Comme la perception d'un petit miracle de retrouver la mer.

Face à la mer

Regarder la mer, jouir de cette solitude ! Peu de personnes foulent le sable. Je m'installe à la terrasse d'un restaurant situé sur les planches. Je relis le texte de mon spectacle "Et c'est ça la vie !". Quinze pages à mémoriser ! Les mots se gravent facilement dans ma tête, en scrutant l'écume de la mer. C'est curieux, face à la mer, ma mémoire, semble, par moments, effacer tout souvenir. Un vertige sans passé. Aucune douleur de nostalgie. Seul le vent, de plus en plus fort, me gêne, et

gâche un peu ma journée. Plusieurs fois, je m'avance vers le sable, je prends un maximum de photos, quelques vidéos aussi. J'ai l'impression d'enlacer cet infini. Ce moment, je le respire, je livre à la mer mes ondes de solitude, de chagrin, cette douleur qui traverse ma vie depuis l'année 2015, année terrible où ma mère disparaissait. Puis en 2017, mon père me quittait.

J'écrivis alors trois livres sur le deuil. Mais la douleur reste, pénètre le quotidien et renvoie aux souvenirs. Le présent s'écarte pour laisser cette grande place au passé où je puise ma force.

J'attendais toute l'année, les vacances, ces retrouvailles avec la mer. Cet instant où j'entraais dans l'eau, me jetant sur les petites vagues, c'était le bonheur absolu. La mer, c'était un moment de liberté totale pour l'adolescent que j'étais, toujours à l'écart des autres, subissant les affres de la timidité. La mer, c'était mon espace, débarrassé de mes complexes, de mes angoisses, nageant avec un sentiment de légèreté.

C'était un déchirement quand les vacances se terminaient. A travers la vitre de la voiture, je voyais la mer s'éloigner jusqu'à devenir une tache bleue engloutie par le ciel.

Infini mystérieux

La mer me fascine parce qu'elle semble me dénuder. Je suis là, face à elle, avec ma respiration livrée à cet infini mystérieux. Comme l'origine du monde, la mort est mystérieuse. D'ailleurs la mer porte la mort, pouvant nous engloutir à la moindre prise de risque.

La mer m'envoie des messages que lui dicte mon inconscient. Je lui réponds à travers mon regard fasciné. Quelle force pourrait se glisser entre nous ? Mes pensées heurtent l'énergie de la mer.

La mer semble souveraine, si puissante.. Détournant mon regard pour prendre le temps d'apprendre mon texte, je trouve une énergie soudaine pour attirer les mots dans ma tête.

Je répète souvent que j'aimerais finir ma vie à Saint-Malo. Dans les années 80, j'ai eu un coup de foudre pour cette ville, ses fortifications et ses grandes marées entre autres. Tout comme j'ai tant aimé la ville de Québec avec les Plaines d'Abraham, la terrasse Dufferin au pied du Château Frontenac, surplombant le fleuve Saint-Laurent. Sans doute suis-je inspiré par ces villes qui rappellent l'Histoire !

Arlette

Arlette s'est retrouvée par hasard dans ma vie sentimentale et artistique. Le hasard, c'est parfois l'inconnu qui vient changer la vie. Et il est inutile de chercher le cheminement de cette irruption chanceuse.

L'ayant remarquée sur Facebook, je contactai Arlette le 1^{er} décembre 2016 et lui proposai un rôle dans une pièce adaptée de l'un de mes livres "Je repasse dans chaque rue".

Arlette avait alors tourné dans plus de 150 films comme figurante. Toutefois elle méconnaissait le milieu théâtral. Fasciné par cette petite femme blonde, à la poitrine généreuse, toujours vêtue de violet, j'usai d'une palette de compliments sur son charme. Après avoir réussi à lui soumettre deux pages de ma pièce, la réponse tarda à venir. Arlette peu enthousiaste, plutôt embarrassée, finit par m'avouer sa difficulté à mémoriser un long texte. Sans doute le destin était-il entrain de nous réunir coûte que coûte ! Je recontactai Arlette en janvier 2017. Je lui proposai alors de lui écrire sur mesure un one woman show. Arlette me propose de passer chez elle. On ne se quittera plus.

J'avais trouvé le prétexte pour créer, sur la durée, un lien avec Arlette. J'allais écrire sa biographie.

Arlette avait été cachée durant la guerre, alors qu'elle n'avait que deux ans. Ce qui m'inspira le sous titre de sa biographie : "De l'enfant caché aux plateaux de cinéma"

Le jour où, après une séance d'écriture, me levant pour partir, Arlette s'élança vers moi, ce fut ma récompense après avoir tant désiré cette femme belle jusqu'à l'âme.

Elle se blottit contre moi et me dit : "Fais moi un câlin"

J'apprenais à découvrir les soleils de son cœur.

Après deux mois et demie de fièvre d'écriture, la biographie était publiée. Puis une conjonction de circonstances nous amena à aborder de nouveau l'idée d'un spectacle. D'autant que j'avais découvert un auteur vivant en Bretagne.

Régis le Guigot allait écrire une comédie pour Arlette et moi, "Miss Purple se lâche ! à partir d'une idée que je lui avais proposée. Peu de temps après, Régis m'écrivit mon seul en scène "Double Appel !". Je l'avais alors guidé, lui suggérant un personnage et sa voix intérieure. En mai 2017, la comédie était écrite et nous commençâmes à répéter. En septembre 2017, pour des raisons

personnelles, je laissai la place à un comédien aguerri, Deen.

La première représentation privée eut lieu au théâtre Pandora le 4 juillet 2018. Après une première série de représentations dans ce même théâtre puis au théâtre du Temps et au fameux théâtre des Blancs Manteaux, Arlette et Deen se produisirent en 2019 durant 3 mois au Laurette Théâtre.

De mon côté, je vais jouer “Double Appel !” durant 21 mois.

Batailleuse

Arlette devenue Miss Purple pour le cinéma, est une authentique amoureuse de la couleur violet. Tout son univers est violet : robes, tailleurs, chemisiers, foulards, sacs...tout comme son appartement où le violet domine. Cette merveilleuse comédienne, perçue souvent comme hautaine, bourgeoise, égocentrique, suscite une terrible jalousie. En fait, son style, sa manière d’être, de se tenir, donnent cette image.

Pourtant Arlette masque une véritable timidité. Elle est d’une telle humilité, avec cette élégance jusqu’à l’âme, gardant une candeur d’adolescente, le pétilllement de ses

rêves. Une petite femme d'une telle droiture, si respectueuse mais également une batailleuse sur la route de la notoriété après le long silence du deuil.

Comme elle aime le rappeler "je suis un bélier, je fonce". Elle peut être obstinée à l'extrême, mais sans jamais médire qui que ce soit.

Arlette et moi, avons les mêmes origines, la même histoire familiale avec la déportation. Nous sommes athées, et partageons les mêmes idées politiques.

Malgré nos vies décalées, notre relation est solide, teintée de pudeur aussi. Nous avons en commun, cette force, cette foi en la vie, cette obstination qui trouvent leurs sources dans nos familles décimées par la Shoah.

Le train pour Paris

Comme les autres fois, j'ai souhaité prendre le dernier train pour Paris, profitant pleinement de cette journée. Le train est annoncé pour 19 h 12. Une femme asiatique s'approche de moi, trouve la situation étrange. Un retard de 19 minutes est prévu. Soudain, je lis : train supprimé.

Nous nous interrogeons. Je commence à m'angoisser. La femme asiatique se dirige alors vers la loge du chef de gare. Elle ressort sans informations précises. Une jeune femme s'avance vers nous. Habitée à faire ce trajet, elle nous assure que la SNCF trouve toujours une solution. Le chef de gare, très décontracté, nous tient le même langage puis plus tard, revient, nous informant qu'un bus spécial venant de Caen nous emmènera à la gare de Lisieux où le train pour Paris nous attendra. En fin de compte, nous ne sommes que 5 à devoir rentrer sur Paris. Le bus devrait être là dans 40 minutes.

J'appelle à nouveau Arlette, inquiète et j'envoie un texto à mon fils David. Devant l'arrêt des bus, notre trio s'est formé : la femme asiatique, la jeune femme et moi. Une heure s'écoule, le bus n'arrive toujours. Un gars nous lance : Mais vous imaginez que le train va attendre 5 personnes ! Ses paroles ne sont pas dépourvues de bon sens. Toutefois le chef de gare nous avait certifié que le train attendrait. La femme asiatique émet l'hypothèse, probable, que la SNCF nous réserve un hôtel à Lisieux. Enfin le bus arrive. Le chauffeur ayant besoin de l'autorisation du chef de gare pour démarrer, part à sa

recherche. Il revient, nous lançant que la loge est fermée bien que restant allumée. La jeune femme du trio obtient alors une information. Le train devra partir à 21 h 28. Il est à l'arrêt à Lisieux depuis près d'une heure.

Je fais un rapide calcul. Si nous partons maintenant, nous manquerons le train pour 3 minutes. Le chef de gare déboule enfin ! Le bus démarre. De nombreux virages, le chauffeur accélérant, prenant des risques, enfin nous apercevons un train en gare de Lisieux. Est-ce le train pour Paris ? Nous traversons comme des dingues un terrain semé de cailloux et courons sur le quai. Nous sautons dans le premier wagon. Cinq minutes plus tard, on nous annonce : ‘‘Départ pour Paris, veuillez nous excuser pour cette attente de plus d'une heure’’.

Je pense que cela devrait rester dans les annales de la SNCF. Un train pour Paris, qui attend 5 personnes, plus d'une heure !

A la gare Saint Lazare, je prends le métro qui s'arrête à Nation suite à un incident. Quelle journée ! Une quinzaine de minutes à pied et je retrouve la place Daumesnil. Je songe alors à repartir la semaine suivante.

16 Mars 2020

Le professeur Didier Raoult déclare qu'un traitement simple à base d'une vieille molécule, l'hydroxychloroquine, peut guérir les malades du coronavirus.

Une trace

Depuis longtemps, j'ai choisi de prendre les raccourcis de la vie. Aller à l'essentiel ! Une partie du récit est émaillée d'informations à caractère médical, qui laisseront une trace des polémiques, aberrations et consternations autour de cette épidémie. Archiviste de métier, j'ai appris à trier, collecter pour conserver l'indispensable, outre le travail méticuleux qui s'impose.

17 mars 2020

Le confinement général de la population française a débuté ce mardi à 12 heures. C'est inédit dans l'histoire du pays.

Six jours plus tôt, j'étais à Deauville. La France plonge dans le confinement. C'est un choc !

Que faisons-nous avant qu'un évènement stupéfiant surgisse ? Quelques jours, quelques heures avant. Samedi 14 mars, je déjeune dans un restaurant du quartier de Bercy. Comment me douter que je n'entrerai plus dans un restaurant avant quelques mois ?

Nous sommes confinés avec l'armada des technologies, et la surabondance des sociétés occidentales. Toutefois, le monde semble s'écrouler. Soudain, on a peur de perdre la vie. On pense aux proches, on imagine leur chagrin. On pense à ce qui restera inachevé ou juste ébauché. On a peur de perdre son confort et même si l'on vit dans un 15 mètres carrés, sous une tente, dans une caravane, qu'importe, on a peur d'être arraché à ses habitudes. On a peur de l'hôpital, de n'être plus qu'un corps poussé sur un lit, corps remis aux médecins, un corps qui sera sauvé ou pas.

Ma famille

Durant toute ma vie, j'ai écouté les miens, qui me parlaient de la guerre, de la Shoah. Mes parents durent se cacher, se réfugier pour échapper à la mort. Leur jeunesse, ce fut la peur.

Mes parents, juifs ashkénazes, avaient peur d'être arrêtés par la Gestapo ou la police française, serviteur de l'Etat nazi.

Rafle du Vél d'Hiv

Dans le cadre de la journée nationale à la mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites de l'Etat français (Décret du 3 février 1993, signé par le président François Mitterrand), je prononce ce discours, le 16 juillet 2019, à Fossoy.

Il y a 77 ans, c'était un jeudi, le 16 juillet 1942. Une journée qui s'annonçait ensoleillée mais ce fut un jeudi noir pour tant de familles juives.

En moins de quarante-huit heures, de quatre heures du matin, le 16 juillet, jusqu'au lendemain, le 17 juillet à treize heures la police a arrêté 12 884 Juifs à Paris et en banlieue. Pendant cette rafle du Vél' d'Hiv, ont même été arrêtés des hommes de plus de 60 ans, des malades, des femmes (5802) et des enfants de moins de 16 ans (4051 enfants)

Une opération d'une telle ampleur a été nécessairement longuement préparée. Il faut souligner à cet effet que 9

000 fonctionnaires français (parmi eux 4 000 policiers) ont été mobilisés pour cette rafle baptisée « opération vent printanier ». L'opération, sans précédent dans les annales policières françaises, a été conçue à l'initiative des occupants.

Elle a été menée toutefois, de bout en bout, sous les ordres de Pétain, Laval, Bousquet et de la hiérarchie administrative et policière de l'État français.

On voit des scènes atroces : des familles déchirées, des mères séparées de leurs enfants, des vieillards jetés sans ménagement dans les bus parisiens et les fourgons de la Préfecture de Police. Après avoir été arrêtées, la moitié des personnes raflées furent emmenées dans des autobus à plate-forme vers le camp de concentration de Drancy, au Nord de Paris. 7000 autres personnes furent conduites dans le XV^{ème} arrondissement de Paris, au vélodrome d'hiver.

Pendant 5 jours ils ont dû vivre dans des conditions inhumaines, sans nourriture, avec un seul point d'eau.

Pendant 5 jours ils ont dû vivre dans des conditions inhumaines, sans nourriture, avec un seul point d'eau. Ils

furent ensuite envoyés vers le camp d'extermination d'Auschwitz

Deux grands discours de courage et de lucidité, celui du 16 juillet 1995 quand le président Chirac brisa le tabou concernant la responsabilité de l'Etat français dans la déportation des juifs de France en reconnaissant que "la folie criminelle de l'occupant a été secondée par l'Etat français, que la France, patrie des Lumières et des droits de l'homme, terre d'accueil et d'asile, la France, ce jour-là accomplissait l'irréparable, manquant à sa parole, elle livrait ses protégés à leurs bourreaux" et celui de François Hollande en juillet 2012 soulignant que ce fut un crime commis en France par la France.

(Extrait discours de Didier Celiset)

16 juillet 1942

Dès l'aube, au domicile de mes grands-parents paternels, près de la Bastille, deux policiers français, un inspecteur et l'autre en uniforme cognèrent à la porte vers 5 heures du matin avec pour ordre de les arrêter ainsi que mon père et son frère Maurice.

Tandis que le policier en uniforme montait arrêter une autre famille, l'inspecteur finit par céder aux supplications de ma grand-mère et laissa mon père s'échapper. Pour son frère âgé de plus de 16 ans, il refusa craignant les réactions de son collègue qu'il ne connaissait pas.

Ma grand-mère Fanny est décédée le 8 août 1942, 2 semaines après son arrivée à Auschwitz, mon grand-père Félix décédé le 3 septembre 1942, quelques semaines après. Maurice, le frère de mon père, porté décédé le 28 septembre 1942, gazé et brûlé dans les fours crématoires.

Mon père avait presque 12 ans. Jusqu'à la Libération il lui fallut échapper aux rafles toujours menaçantes.

Ma mère ne portant pas l'étoile jaune, fut arrêtée par deux inspecteurs et conduite au camp d'internement de Drancy puis fut transférée à Pithiviers et Beaune-la-Rolande. Libérée, mise en relation avec des résistants, vécut cachée dans des fermes en Normandie jusqu'à la libération de Paris.

Confinés

Quelques décennies plus tard, nous sommes confinés avec la peur de la mort aussi. Pas la mort donnée par l'homme barbare aux idéologies monstrueuses, mais la mort provoquée par un virus. .

Pourquoi j'établis ce parallèle entre la période de l'Occupation et la période actuelle ? Parce que la peur de perdre la vie, c'est la même peur pour tout être humain, face à n'importe quelle situation.

Durant la guerre, seule une partie de la population était stigmatisée, contrôlée, arrêtée, déportée.

Aujourd'hui, toute une population a peur de la mort.

L'hôpital tue

La mort me préoccupe depuis qu'elle a frappé les êtres qui me protégeaient. La mort emporte une génération d'êtres courageux, dévoués. Ils s'en vont, les uns après les autres.

Par négligence, erreurs médicales, manque de personnel, l'hôpital tue. L'hôpital a tué ma mère, les médecins ne lui administrant plus cette petite pilule qui la maintenait en vie.

Mon père traité pour ses problèmes cardiaques, dut affronter une médecine impuissante car le traitement empêchant son cœur de flancher, détériorait en même temps ses reins. La médecine se résignait à un sursis, tentant de prolonger sa vie de quelques mois.

Bien que viscéralement athée, rationnel, j'étais prêt à m'en remettre à toute médecine parallèle. Ainsi ma belle fille mon fils et moi avons pris la décision de faire appel à une magnétiseuse coupeuse de feu pour réduire le zona ophtalmique dont était atteint mon père. Mais sans succès.

Que s'est-il passé ce matin-là ? Décès brutal à 10 h 05. Impossible de cibler une responsabilité. Chaque membre du personnel soignant a pu donner la mort, involontairement.

Décret du 23 mars 2020

A 15 h 45 j'appelle l'une de mes amies virtuelles. C'est notre premier vrai contact, après 8 mois d'échanges sur messenger. Nous restons quatre heures au téléphone. La conversation dérive sur des sujets qui me sont chers comme le magnétisme, les guérisseurs. Comme